

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/3 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.3.50813

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

sources présentées dans le présent recueil, conçu d'ailleurs comme une suite à l'ouvrage de G. Meynier, «L'histoire intérieure du FLN 1954–1962» (2002), confirment leur analyse: le FLN ne fut jamais un mouvement révolutionnaire. Il fut un front de résistance, certes, incarnant le refus de la domination étrangère, mais il ne promut jamais de changements sociaux et culturels en profondeur. Bon nombre de textes de militants du Front publiés dans le recueil révèlent distinctement l'idéologie confuse, passéiste et nationaliste du Front algérien et une mentalité qui contraste avec la rhétorique «révolutionnaire» scandée dans les documents officiels que le lecteur découvre au fil des pages. Par ailleurs, les documents choisis semblent intéressants à plus d'un titre. Ils montrent d'une part combien les blocages coloniaux, les déchirements des partis indépendantistes ont laissé l'issue violente comme seule issue possible au conflit algéro-français et combien cette issue fut inéluctable. Ils dévoilent d'autre part l'influence que le FLN a exercée sur les jeunes ruraux algériens, comment le mouvement a pu recruter parmi l'élite rurale désireuse de conquérir l'indépendance, puis la direction de la société. Enfin, et c'est là l'un des points forts de l'ouvrage, les documents révèlent le fonctionnement de l'idéologie du FLN, souvent basée sur un traditionalisme obscur et un nationalisme simpliste. Le marqueur musulman en est la marque essentielle. On apprend cependant qu'il y a eu plusieurs FLN, celui des «évolués», civil et politique moderne et citadin, celui des religieux musulmans, celui des islamistes obscurantistes, enfin celui des militaires. Ces derniers, qui haïssaient le politique, et qui n'avaient quasiment pas combattu dans les maquis, prirent finalement le FLN en main, le dirigeant vers un pouvoir d'État. Tout le devenir de l'Algérie indépendante est de fait écrit dans les sources du recueil.

De ce point de vue, l'ouvrage est essentiel pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Algérie contemporaine. Il en permet la lecture à sa source même, à travers des documents inédits et primordiaux.

Christiane KOHSER-SPOHN, Birkenwerder

Helke STADTLAND, *Herrschaft nach Plan und Macht der Gewohnheit. Sozialgeschichte der Gewerkschaften in der SBZ/DDR 1945–1953*, Essen (Klartext) 2001, 625 p. (Veröffentlichungen des Instituts für soziale Bewegungen. Schriftenreihe A: Darstellungen, 16), ISBN 978-3-88474-981-4, EUR 65,00.

Cette thèse de université de Bochum examine le fonctionnement du syndicalisme en Allemagne de l'Est, pendant la période initiale du régime, sous le statut d'occupation puis en RDA jusqu'au 17 juin 1953. Comme l'indique le titre, il y est soumis à deux pressions contradictoires. D'une part, «le pouvoir planifié» du parti SED veut en faire «la plus importante organisation de masse pour transmettre son projet de haut en bas»; d'autre part, «la force de l'habitude» fait jouer «les traditions du mouvement ouvrier organisé en syndicats». Le Freie Deutsche Gewerkschaftsbund se trouve donc «à l'engrenage des techniques de pouvoir de la direction du SED avec les pratiques sociales au niveau de l'entreprise». L'observation se concentre sur les mines de charbon et sur la chimie, mais le poids de ces deux branches industrielles lui assure une portée générale.

En 1945, l'effondrement du Troisième Reich clôt la parenthèse de la Deutsche Arbeitsfront nazie et semble permettre la restauration de la liberté syndicale. Sous la république de Weimar, rivalisaient l'ADGB socialiste, les centrales chrétienne-sociale et libérale et la dissidence communiste de la Revolutionäre Gewerkschaftsopposition. Dans le FDGB rénové, on aspire à l'unité. Le noyau communiste, appuyé par l'administration militaire soviétique, élimine vite chrétiens et libéraux. Puis il tourne la règle de parité convenue avec les anciens dirigeants de tendance socialiste (l'un d'eux, Otto Brass, s'est déjà rallié secrètement) et il joue une relève des générations pour contrôler l'organisation au sommet. Si la

situation est plus complexe à la base, la structure est fortement centralisée, dans les relations avec les fédérations de branches comme dans celles avec les échelons régionaux et locaux. Les conseils d'entreprises, reconnus par l'article 165 de la constitution de Weimar, ont bien été rétablis par le Conseil de Contrôle interallié, mais sous une forme affaiblie. Puis à la fin de 1948, leur absorption par les sections syndicales est décidée: sans doute sous la pression des Soviétiques, très méfiants envers une survivance gestionnaire étrangère à leur pratique.

La subordination du syndicat au parti, masquée au début, est maintenant proclamée, conformément à la doctrine léniniste. Le FDGB écarte les cadres qui ne veulent être que de purs syndicalistes (*Nurgewerkschaftler*). Il appelle à accroître la production, d'abord pour reconstruire après le désastre, puis, en se référant à la conscience de classe, pour assurer les bases du socialisme. Il soutient le remplacement du salaire au temps par le salaire au rendement. Mais la déperdition est forte du haut en bas, malgré la surabondance des instructions et des rapports. La direction constate en 1953 que »l'exécution des décisions est toujours la plus grande faiblesse« (p. 204) Au sein du personnel, des clivages s'observent, selon l'âge, le sexe et l'expérience vécue: une fine analyse montre comment la génération de la Jeunesse hitlérienne transfère sur le système sa culture de l'obéissance. Dans une dramatique pénurie, les salariés se préoccupent surtout de leurs difficultés matérielles d'alimentation, de santé, de logement. Ils ne s'intéressent guère aux transferts de propriété. Les syndicalistes de base se trouvent ainsi placés dans une situation malcommode: tantôt ils relaient les pressions d'en haut, tantôt ils tiennent compte des revendications d'en bas et cèdent à »un égoïsme d'entreprise« (p. 361).

L'auteur dresse la typologie des stratégies défensives pratiquées par la base ouvrière. Certaines sont individuelles: pour les uns, à l'exemple du mineur Adolf Hennecke, l'engagement parmi les »activistes«, plutôt pour les avantages concrets que pour le prestige politique; pour les autres au contraire, le retard au travail, l'allongement des pauses, le refus des heures supplémentaires volontaires. Si le sabotage, souvent dénoncé, est rare, l'exode à l'Ouest est très fréquent (un million de personnes en cinq ans). Sur le plan collectif, la grève existe, quoique proclamée illégale: elle se résout souvent par un compromis discret au niveau de l'entreprise. Rares sont les explosions spectaculaires. En 1951, dans les mines de Saalfeld, un attroupement massif des camarades arrache la libération d'ouvriers arrêtés pour tapage sur la voie publique. Surtout l'émeute berlinoise du 17 juin 1953, déjà beaucoup étudiée, naît d'une réaction indignée contre une élévation brutale des normes, d'abord assez basses. Si les troupes soviétiques rétablissent l'ordre par les armes, le pouvoir consent des concessions.

Ce travail riche, fouillé, nuancé constitue un apport précieux. Deux regrets toutefois. D'une part, il manque un portrait étoffé des présidents, Hans Jendretsky, puis Herbert Warnke; les citations signalées par l'index donnent l'impression que ces communistes disciplinés ont tenté d'obtenir une marge d'autonomie, sans aucun succès. D'autre part, hors une allusion à une conférence interzone, l'étude du FDGB est fermée sur son histoire propre. Un regard comparatif sur les zones occidentales aurait été le bienvenu. Le processus y est plus lent, parce que les occupants y privilégient la reconstitution à la base. Sous l'impulsion d'un responsable chevronné, Hans Böckler, une fédération naît en 1947 en zone britannique, le Deutsche Gewerkschaftsbund deux ans plus tard¹.

Pierre BARRAL, Montpellier

1 Cf. en français Pierre WALINE, Cinquante ans de rapports entre patrons et ouvriers en Allemagne, 1970, encore utile.